

# Maître Eckhart et le discernement mystique : à propos de la rencontre de Suso avec "la (chose) sauvage sans nom"

Autor(en): **Wackernagel, Wolfgang**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **47 (1997)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381549>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MAÎTRE ECKHART  
ET LE  
DISCERNEMENT MYSTIQUE

A propos de la rencontre de Suso avec  
«la (chose) sauvage sans nom» \*

WOLFGANG WACKERNAGEL

*Résumé*

*Les commentateurs n'ont pas toujours reconnu que le dialogue de Henri Suso avec «la (chose) sauvage sans nom» pouvait être une glose allusive pour la réhabilitation de Maître Eckhart. Une comparaison de ce dialogue avec d'autres légendes (pseudo-)eckhartiennes, tend néanmoins à renforcer cette thèse. L'importance du discernement dans la vie spirituelle, ainsi que le problème de l'hérésie, sont aussi abordés dans cet article.*

Du point de vue hérésiologique, l'épisode de la rencontre de Suso, disciple de Maître Eckhart, avec «la (chose) sauvage sans nom» est d'une brûlante actualité, puisqu'elle aborde de manière intelligente et nuancée le problème des «égarements sectaires ou mystiques» de la religion – sans pour autant nier l'éminente valeur d'une authentique expérience spirituelle de fusion avec le néant divin. La question que se pose Suso pour introduire cet épisode, se trouve résumée à la fin du chapitre V de son *Livre de la vérité* :

Que doit faire un homme qui commence à comprendre son néant éternel, non en vertu d'une puissance (divine) qui le dépasse, mais uniquement par oui-dire ou seulement par des images intérieures? <sup>1</sup>

Cette question concerne donc ceux qui font comme s'ils se trouvaient dans la plus haute expérience fusionnelle avec le néant divin, alors qu'ils n'en ont

\* Cet article reprend une conférence inédite intitulée «Eckhart, Seuse und das namenlose Wilde», prononcée au colloque 'Diener der Ewigen Weisheit' : Heinrich Seuse. *Zum 700-Jahr-Gedenken*, Bildungszentrum Schloß Maurach (Akademie der Diözese Rottenburg-Stuttgart), le 9 septembre 1995.

<sup>1</sup> H. SEUSE, *Deutsche Schriften*, éd. K. Bihlmeier, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1907, p. 351-352/H. SUSO, *Œuvres complètes*, trad. J. Ancelet-Hustache (ANC.), Paris, Seuil, 1977. *Livre de la vérité*, chapitre V, p. 450. Trad. remaniée W. Wackernagel (W.W.).

qu'une vague idée par ouï-dire (après la lecture de certains livres?) ou par quelques impressions intérieures. Pour prévenir un tel comportement, Suso précise d'emblée, dans la première partie de sa réponse, que

l'homme qui n'a pas encore assez de compréhension pour savoir surnaturellement ce qu'est le néant dont il a été parlé, en quoi toutes choses sont anéanties selon leur être propre, qu'il laisse toutes choses pour ce qu'elles sont, quoi qu'il lui arrive, et qu'il s'en tienne à la doctrine commune de la sainte chrétienté. On voit en effet beaucoup de personnes simples qui parviennent à une louable sainteté et qui ne sont pas appelées dans ces voies <sup>2</sup>.

Cependant, on remarque aussi que Suso n'est pas hostile à de telles expériences, puisque, après avoir ainsi découragé ceux qui font comme si ils en avaient – et consolé ceux qui n'en ont pas, il enchaîne en affirmant la valeur de telles expériences : «Mais plus on s'en approche, mieux cela vaut. S'il est donc parvenu à ce point sûr, qu'il s'y tienne, il est sur le bon chemin, car ce point est conforme à la Sainte Ecriture <sup>3</sup>.» Et de conclure avec un nouvel avertissement plus précis, concernant les dangers de toute négligence dans ce domaine :

Autrement, il me semble agir de façon inquiétante, car celui qui est négligent dans ce domaine, ou bien se perd dans le manque de liberté, ou bien a de grosses chances d'aboutir à une liberté désordonnée <sup>4</sup>.

Afin d'illustrer plus concrètement ce qu'il entend par les dangers d'une telle liberté désordonnée, Suso nous relate, au sixième chapitre de son *Livre de la vérité*, cette bien curieuse rencontre, une sorte de «songe d'un jour d'été», qu'il semble avoir faite dans un état visionnaire :

Une fois, par un lumineux dimanche, il était assis et absorbé dans ses pensées. Advint alors dans le silence de son âme une image intelligible (*ein vernünftiges bilde*), qui était subtile dans l'usage de ses paroles, mais inexercée dans ses œuvres, et débordante d'une fastueuse richesse. Il commença à lui parler ainsi : «D'où viens-tu?» Ça dit (*Es sprach*) : «Je suis venu de nulle part (je ne suis jamais venu).» Il dit : «Dis-moi ce que tu es?» Ça dit : «Je ne suis pas.» Il dit : «Que veux-tu?» La chose répondit et parla : «Je ne veux pas.» Il dit alors : «Ceci est un miracle ; dis-moi comment tu te nommes?» Ça répondit : «Je m'appelle la (chose) sauvage sans nom.» (*Ich heiÙe daz namelos wilde.*) <sup>5</sup>

On remarque qu'il y a une grande ressemblance entre la première partie de ce dialogue et d'autres «rencontres» dialoguées du même type, associées à Maître Eckhart. Nous allons donc commencer par étudier ces dernières, avant de revenir au prolongement inhabituel de cette très étrange rencontre avec «la (chose) sauvage sans nom».

<sup>2</sup> K. BIHLMAYER, p. 351-352 ; ANC., p. 450. Trad. remaniée W.W.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> K. BIHLMAYER, p. 352 ; ANC., p. 451 : *Livre de la vérité*, chapitre VI, «En quels points pèchent les hommes qui ont une fausse liberté.» Trad. remaniée W.W.

1. *Le bambin nu et les filles de Maître Eckhart*

La première de ces «rencontres» semble avoir été très populaire – à en juger par le nombre de manuscrits où elle se trouve recopiée<sup>6</sup>. L'apparition qu'elle relate reste cependant assez difficile à catégoriser. Est-ce l'Enfant Jésus, quelque chaste mais facétieux Cupidon, ou encore l'Eros selon Diotime? S'agit-il du *daimôn* de Socrate ou d'une apparition angélique, sagement chrétienne? Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry, ou encore certaines personifications mythologiques de l'Amour, tels que les fameux *putti* et autres chérubins de nos églises baroques, reconnaîtraient certes en ce bambin nu leur modèle le plus exquis!

Une pareille théophanie, mystérieuse et déroutante, transcende à vrai dire toute spécificité générique et culturelle : «Il ne suffit pas qu'ils manifestent leur volonté par des signes et des messagers, ils se décident à descendre eux-mêmes, pour apparaître aux humains. Pour une telle apparition, la mythologie hindoue possède une expression appropriée : *avatâra*, c'est-à-dire *descensus*.»<sup>7</sup>

On retrouve aussi des témoignages de ce genre chez Homère, tant il est vrai que dans l'imaginaire antique, de telles visites (voire «visitations») étaient accueillies avec la plus grande révérence : «Semblables à des étrangers venus de loin, les dieux prennent des aspects divers et vont de ville en ville connaître parmi les hommes les superbes et les justes.»<sup>8</sup>

Voici donc un motif antique et universel, qui ne cesse de garder toute sa fraîcheur, et dans la présente variante duquel on reconnaîtra aussi, sous forme allégorique, quelques thèmes spécifiquement eckhartiens :

*[Maître Eckhart et le bambin nu]*

Un beau bambin tout nu survint chez Maître Eckhart.

Alors le maître lui demanda d'où il venait.

Il dit : «Je viens de Dieu».

— Où le laissas-tu?

— En cœurs vertueux.

— Où veux-tu aller?

— Vers Dieu.

— Où le trouves-tu?

— Là où je laissai toute créature.

— Qui es-tu?

— Un roi.

<sup>6</sup> J. QUINT (éd.), *Meister Eckhart. Deutsche Predigten und Traktate*, München, Carl Hanser, 1963 (6e éd. : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985), p. 529.

<sup>7</sup> J. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, 1835, Wiesbaden, Drei Lilien, 1992, t. I, p. 280.

<sup>8</sup> καὶ τε θεοὶ ξείνοισι εὐκότους ἄλλοδαποῖσι,  
παντοῖοι τελέθοντες, ἐπιστροφῶσι πόληας,  
ἀνθρώπων ὕβριν τε καὶ εὐνομίην ἐφορῶντες.  
(HOMÈRE, *Odyssée*, XVII, 485-487, trad. M. Dufour et J. Raison, Paris, Garnier, 1961, p. 263.)

— Où est ton royaume?  
 — Dans mon cœur.  
 — Prends garde que quiconque ne le possède avec toi.  
 — Je le fais.  
 Alors il le mena dans sa cellule,  
 et lui dit : «Prends la robe que tu veux.»  
 — Alors je ne serais pas un roi, et disparut.  
 C'était Dieu Lui-même, qui s'était amusé avec lui.<sup>9</sup>

Ce dialogue constitue une version allégorisée de l'enseignement de la théologie négative. Dans cette perspective, on pourrait le comparer avec de nombreux passages dans l'œuvre eckhartienne, notamment à propos du thème de la nudité. En voici deux exemples :

L'âme en elle-même, là où elle est au-dessus du corps, est si pure et si délicate qu'elle n'accueille rien que la nue et pure Dêité (*blôz lûter gotheit*). Et cependant, Dieu lui-même ne peut y pénétrer à moins que ne lui soit enlevé tout ce qui lui est ajouté.<sup>10</sup>

Pourquoi refuse-t-il de prendre une robe?

Car en vérité, si quelqu'un s'imagine recevoir de Dieu dans l'intériorité, la piété, la douceur et une grâce particulière plus qu'auprès de son feu ou dans l'étable, tu ne fais pas autrement que si tu prenais Dieu, lui enroulais un manteau autour de la tête et le poussais sous un banc.<sup>11</sup>

Voici encore une autre apparition, féminine, dans un scénario analogue :

[*La fille de Maître Eckhart*]

Une fille vient à un couvent des frères prêcheurs et demande Maître Eckhart. Le portier dit : «Qui dois-je annoncer?» Elle répondit : «Je ne sais.» Il dit : «D'où vient que vous ne sachiez votre être?» Elle dit : «De ce que ne suis ni pucelle, ni femme, ni homme, ni épouse, ni veuve, ni demoiselle, ni seigneur, ni servante, ni valet.» Le portier alla auprès de Maître Eckhart : «Venez auprès de la plus étrange créature que j'aie jamais entendue, et laissez-moi aller avec vous, et tendez votre tête et dites : 'Qui me demande?'» Ainsi fit-il. Elle lui parla comme elle avait parlé au portier. Il dit : «Chère enfant, ton discours est véridique et avisé : explique-moi mieux comment tu l'entends.» Elle dit : «Si j'étais pucelle, je me tiendrais dans mon innocence première ; si j'étais une femme j'enfanterais sans cesse en mon âme le Verbe éternel ; si j'étais un homme, j'aurais une forte résistance contre toutes les faiblesses ; si j'étais une épouse, je serais fidèle à mon cher unique époux ; si j'étais une veuve, je languirais constamment après mon unique amour ; si j'étais une

<sup>9</sup> Aphorisme n° 68, in F. PFEIFFER (éd.), *Deutsche Mystiker des vierzehnten Jahrhunderts*, vol. 2 : *Meister Eckhart*, Leipzig, 1857, Aalen, Scientia, 1991, p. 624-625/trad. W.W.

<sup>10</sup> Predigt 21, in MEISTER ECKHART, *Die deutschen Werke*, vol. I, (DW I), édité par J. QUINT, Stuttgart, Kohlhammer, 1958 sq., p. 361/trad. J. ANCELET-HUSTACHE, *Maître Eckhart. Sermons*, t. 1 (ANC. Sermons 1), Paris, Seuil, 1974, p. 185.

<sup>11</sup> Predigt 5b, DW I, p. 91/ANC., *Sermons* 1, p. 78.

demoiselle, je me tiendrais dans un service distingué ; si j'étais une servante, je serais humblement soumise à Dieu et à toutes les créatures ; et si j'étais un valet, je serais appliqué aux fortes besognes et servirais mon maître de toute ma volonté et sans contradiction. De toutes cela je ne suis rien et suis une chose comme une autre chose et je vais ainsi.» Le maître s'en fut et dit à ses disciples : «J'ai oui la créature humaine la plus pure que j'aie jamais trouvée, à mon avis.» – Cet exemple est appelé la fille de Maître Eckhart.<sup>12</sup>

Cet «exemple de la créature humaine la plus pure», recopié dans plusieurs manuscrits, n'est pas sans rappeler le dialogue entre Maître Eckhart et Sœur Katrei (Catherine) – dont le nom ne relève sans doute point du hasard, puisqu'il dérive du Grec *katharos*, qui signifie pur, sans tache et sans souillure<sup>13</sup>. L'appellation de «traité» est par contre tout à fait inadéquate, car elle fait tomber ce dialogue dans la catégorie des apocryphes, alors qu'il pourrait figurer sans autre parmi les légendes – voire parmi les «fables» réprouvées au commencement de la bulle *In agro dominico* : en convenant qu'il ne reflète, tout comme cette dernière, qu'une seule extrémité de certains propos de Maître Eckhart. Voici donc, en guise de parallèle, un extrait du Traité n° VI, d'après l'édition de Pfeiffer, intitulé «Telle était Sœur Katrei, la fille (spirituelle) que Maître Eckhart avait à Strasbourg» :

[La sœur «cathare»]

Alors la fille précitée vient auprès de son père-confesseur et lui dit : «Seigneur, par Dieu, écoutez-moi.» Il dit : «D'où viens-tu?» Elle dit : «Je viens d'un pays lointain.» Il dit : «De quel pays viens-tu?» Elle dit : «Seigneur, ne me reconnaissez-vous pas?» Il dit : «Dieu sait, non.» Elle dit : «Cela m'est un signe que vous ne vous êtes jamais connu vous-même.» Il dit : «C'est vrai. Je sais bien que si je me connaissais moi-même selon la vérité, je connaîtrais toutes les créatures parfaitement.» Elle dit : «Cela est vrai. Seigneur, laissons ce discours. Par Dieu, écoutez-moi.» Il dit : «Volontiers, commence.» La fille fait sa confession à son confesseur vénéré, ainsi qu'il n'est qu'en elle de la faire, et de façon à réjouir son âme. Il dit : «Chère fille, reviens bientôt me trouver.» Elle dit : «Que Dieu le veuille, j'en suis aise.» Et il

<sup>12</sup> Aphorisme n° 69, in PFEIFFER, *op. cit.*, p. 625/trad. W.W. Cf. aussi à ce propos : A. POISSON, *Théories et symboles des alchimistes. Le grand œuvre, suivi d'un essai sur la bibliographie alchimique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ed. Traditionnelles, 1986, p. 42 : «Une curieuse énigme fort connue des alchimistes se trouve dans le troisième volume du *Theatrum chemicum*, page 744, accompagnée d'un commentaire de dix pages de Nicolas Barnauld. La voici : *Ælia Lælia Crispis* est mon nom. Je ne suis ni homme, ni femme, ni hermaphrodite, ni vierge, ni adolescente, ni vieille. Je ne suis ni prostituée, ni vertueuse, mais tout cela ensemble. [...] Barnauld établit dans son commentaire qu'il s'agit de la pierre des philosophes.»

<sup>13</sup> Signalons que *Ketzer* (hérétique) se référerait d'abord aux Cathares, ces extrémistes de l'ascèse, «austères» et «purs» (précurseurs du puritanisme?), sans doute diffamés en leur contraire. La présence de Cathares, si abondante dans le midi de la France, est aussi attestée en Rhénanie, et au XIII<sup>e</sup> siècle, on confondait parfois les Albigeois, les Amauriciens (précurseurs du Libre Esprit) et les béguines, dont le nom serait aussi un dérivé de *Al-bigen-ses*. Il n'est donc pas étonnant que «béguine» ait gardé une connotation suspecte (cf. les condamnations de 1311 et 1317).

alla trouver ses frères leur annonçant : «J'ai entendu un être humain, je ne sais pas s'il est homme ou ange. S'il est homme, sachez que toutes les forces de son âme demeurent avec les anges au ciel et que son âme a reçu un être angélique. Elle connaît et aime au-dessus de tout ce que j'ai jamais ouï dire d'aucun humain.» Les frères répondirent : «Dieu soit loué.» Le confesseur va chercher la fille où il sait dans son église et la prie instamment qu'elle veuille bien lui parler. Elle dit : «Ne me reconnaissez-vous toujours pas?» Il dit : «Dieu sait, non.» «Je vous le dirai donc par amour. Je suis la pauvre âme que vous avez menée à Dieu.» Alors elle lui révéla qui elle était. Il dit : «Ah! pauvre homme que je suis, combien j'ai honte sous le regard de Dieu, d'être demeuré si longtemps dans les apparences de l'état ecclésiastique et d'avoir si peu pénétré les mystères de Dieu.» [...] – Et la fille de dire : «Priez Dieu pour moi» puis elle retourna à sa solitude et se voua à Dieu. Mais cela ne dura pas longtemps, elle revint à la porte, demanda son vénérable confesseur et lui dit : «Seigneur, réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu.» Il dit : «De cela Dieu soit loué! Éloigne-toi encore de tous les gens, et retourne à ta solitude. Si tu redeviens Dieu je me réjouirai avec toi.» Elle obéit à son confesseur, entre à l'église et se met dans un coin. – Il arriva alors qu'elle oublia tout ce qui jamais eut nom, et fut tirée hors d'elle-même et de toutes les choses créées, si bien qu'il fallut la porter hors de l'église et elle resta étendue jusqu'au troisième jour et fut tenue pour morte. Le confesseur dit : «Je ne crois pas qu'elle soit morte.» Sachez, n'eût été le confesseur, on l'aurait enterrée. On essaya sur elle tout ce que l'on pouvait pour savoir si l'âme était encore dans le corps. Mais on n'y parvint pas. On dit alors : «Sûrement elle est morte.» Le confesseur dit : «Sûrement elle ne l'est pas.» Au troisième jour la fille revint à elle. Elle dit : «Oh, pauvre de moi, suis-je encore ici?» Le confesseur était justement là et lui parla et dit : «Laisse-moi jouir de l'alliance divine (*göttlicher triwen*), et révèle-moi ce que tu as connu.» Elle dit : «Dieu sait que je ne le puis. Ce que j'ai connu, nul ne le peut dire en paroles.»<sup>14</sup>

En tant qu'allégorie, cette «personne sans qualités» représente, de manière certes assez insolite, le ravissement de l'âme immergée dans l'indistinction de l'essence divine – c'est-à-dire dans l'extase mystique la plus transcendante. Cependant, on imagine pourquoi cet apocryphe pouvait sembler scandaleux : exception faite des «apparences de l'état ecclésiastique» et du cadre, tout aussi extérieur, de l'église, l'oubli quasi dionysien de «tout ce qui jamais eut nom» fait que cette «déifiée» pourrait tout aussi bien être une fille spirituelle de Plotin – pour ne pas dire une sœur spirituelle de «la (chose) sauvage sans nom». Seule la référence au «troisième jour» (celui de la résurrection) laisse supposer qu'il s'agit d'une imitation du Christ. Si toute référence manque dans cette phase la plus «cruciale» du récit, tel n'est toutefois pas le cas, ni avant, ni dans la suite du texte : «Loué et honoré soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a révélé que nous pouvons atteindre par la grâce ce qu'Il est par nature.» Rassurante est aussi la référence au confesseur, qui parle de cette expérience en termes assez eckhartiens d'alliance (ou de fidélité) divine (*göttlicher triwen*).

Cependant, on peut affirmer avec certitude que cette «Sœur Cathare», fille (spirituelle) de Maître Eckhart, n'incarne pas, dans son dernier aboutissement,

<sup>14</sup> Traktat n° VI, in PFEIFFER, *op. cit.*, p. 463-465. Trad. W.W.

le juste équilibre de l'enseignement eckhartien. En effet, pour s'en convaincre, il suffit de lire le sermon 86, où Maître Eckhart évoque la nécessité d'une intégration de la vie contemplative dans la vie active – en quoi réside justement la plus grande maturité de Marthe par rapport à Marie. En ce sens, Eckhart assume parfaitement sa responsabilité de guide spirituel : dans un tel cas, il importe en effet de rééquilibrer une contemplation unilatéralement extatique (Marie), en revalorisant l'accomplissement des œuvres (Marthe) sans pour autant nier la valeur éminente d'une expérience vécue de ravissement par le détachement intérieur.

Parmi les légendes eckhartiennes publiées par Pfeiffer, on trouve encore trois autres dialogues ou rencontres de ce type. Il s'agit donc d'un genre littéraire sans doute marginal, mais tout de même assez apprécié à l'époque, puisque certaines de ces histoires ont été retrouvées dans de nombreux manuscrits.

## 2. Reprise du dialogue avec «la (chose) sauvage sans nom»

A la lumière des exemples ci-dessus, la première partie du dialogue de Suso avec «la (chose) sauvage sans nom» (citée au début de cet article), donne lieu à deux hypothèses :

D'une part, cette rencontre peut être considérée comme une imitation, mais aussi comme une parodie de ces autres modèles allégoriques préexistants. En effet, tout comme (le pseudo-) Eckhart à propos de «sa fille» («J'ai ouï la créature humaine la plus pure que j'aie jamais trouvée, à mon avis»), Suso commence par saluer cette étrange apparition, avec une exclamation analogue – mais non sans une certaine ironie : «Ceci est un miracle ; dis-moi comment tu te nommes?»

D'autre part, il se peut que dans sa description de cette (chose) sauvage, Suso ne se réfère pas seulement aux modèles allégoriques précédents, mais aussi à une rencontre bien réelle avec quelque prédicateur fantasque – pourquoi pas un psychopathe, qui se réclame de la secte du Libre Esprit? On ne le saura jamais.

Les deux hypothèses semblent être assez vraisemblables.

Cependant, la description de cette «image intelligible» est aussi passablement déroutante et même contradictoire. En effet, une certaine ambivalence se trouve déjà dans l'acception des trois termes désignant cette (chose) sauvage sans nom, à savoir «la (chose)» (*daz*), «sauvage» (*wilde*) et «sans nom» (*namelos*).

Premièrement : l'article *daz* étant génériquement neutre (au lieu du masculin : *der*), il est plus juste de traduire «la (chose) sauvage» plutôt que «le sauvage» pour désigner le substantif «sauvage». Ce «neutre angélique» *daz* – aussi bien que «sans nom» et «sauvage» – ne suggèrent-ils pas l'abnégation de soi, le dépouillement de toute identité, ainsi qu'une simplicité originelle?



Ensuite : on conviendra que l'adjectif « sans nom » (*namelos*) constitue une donnée fondamentale de l'expérience mystique associée à la théologie négative. Suso ne manque pas de s'y référer, en mentionnant parfois explicitement « l'un sans nom » dionysien :

*Question* : L'Écriture parle-t-elle de celui que tu as nommé le Néant non parce qu'il n'est pas, mais parce qu'il est au-dessus de tout entendement?

*Réponse* : Denys parle de l'un sans nom, et il se peut que ce soit le Néant que j'ai en vue ; car si on le nomme Dêité ou Être, ou quelque nom qu'on lui donne, ces noms ne lui conviennent pas selon la manière dont les créatures le conçoivent. <sup>15</sup>

Troisièmement : le substantif « sauvage » (*wilde*) ne correspond pas nécessairement à une catégorie clairement identifiable comme « hérétique ». *Wild* peut aussi désigner « le merveilleux ». En anglais moderne *wild* ne comporte-t-il pas aussi un sens positif dans certains contextes, à savoir : excité, passionné, enthousiaste ? Dans le Prologue au *Livre de la vérité*, Suso lui-même suggère que ses propres certitudes spirituelles viennent bien de cette « noble parole » qui « lui semblait sauvage (*wild*), incompréhensible, bien qu'il éprouvât pour elle un grand amour » – tout en précisant qu'il n'est pas toujours facile de savoir s'il faut résister ou obéir à l'appel que l'on entend au-dedans de son âme <sup>16</sup>. Chez Suso, *wild* désigne certes ce qui est incompréhensible, inconstant, versatile et donc spirituellement débridé – c'est-à-dire inquiétant ou chargé de réminiscences religieuses antérieures au christianisme. Cependant, d'autres passages du même auteur confirment que ce terme peut aussi servir à évoquer de manière positive l'occurrence merveilleuse d'une expérience originelle du divin : « dans le désert sauvage et dans le profond abysse de la dêité sans mode (*in die wilden wuesti und in daz tief abgründe der wiselosen gotheit*) » <sup>17</sup>.

Les exemples ci-dessus suffisent à montrer l'ambivalence de cette apparition. Est-elle débridée ou sereine, terrifiante ou rassurante – ou encore les deux à la fois ? Et ce débordement d'une « fastueuse richesse » : ne pourrait-il pas tout aussi bien correspondre aux excès d'un clergé trop enclin aux richesses de ce monde (cf. la critique des ordres mendiants, dont Suso faisait partie, voire des fraticelles, condamnés pour cette raison), qu'à l'idée qu'on se ferait d'une (chose) sauvage sans nom ? Comme on l'a vu dans les rencontres

<sup>15</sup> ANC., p. 440. Cf. DENYS, *De divin. nom.*, I, 4-6 ; VII, 3.

<sup>16</sup> K. BIHLMAYER, p. 326-327/ANC., p. 425-426.

<sup>17</sup> K. BIHLMAYER, p. 352, 11-20 ; p. 245, 11 ; et glossaire, p. 624. Une acception positive de *wild* et *namenlos* se trouve aussi chez Maître Eckhart, notamment dans le sermon 80 : « [...] Toutes choses sont par rapport à Dieu aussi petites qu'une goutte dans la mer sauvage (*als ein tropfe wider dem wilden mer*). Si on jetait une goutte dans la mer, la goutte se transformerait en la mer et non pas la mer en la goutte. Il en est de même pour l'âme : quand Dieu l'attire en lui, elle est transformée en Dieu, de sorte que l'âme devient divine et Dieu ne devient pas l'âme. L'âme perd alors son nom (*verliuset irn namen*) et sa puissance, non pas sa volonté ni son être. Alors l'âme demeure en Dieu comme Dieu demeure en lui-même. » DW III, p. 386, 6 - 387, 5/ANC., *Sermons* 3, p. 134.

précédentes, la mystérieuse réponse qu'elle donne ne pourrait-elle pas déboucher sur une évocation de la théologie négative, voire inspirer quelque docte commentaire sur l'ineffabilité du divin?

On observe donc une certaine inadéquation ontologique entre la description de cette apparition et l'interprétation allégorique qui pourrait découler de la réponse qu'elle donne : *Ich heiÙe daz namelos wilde* – «Je m'appelle la (chose) sauvage sans nom.»

Si le commencement du dialogue est vraisemblablement inspiré des rencontres précédentes, il n'en va pas de même pour la suite. Au lieu de céder à l'enchantement du merveilleux, le disciple fait implicitement appel au «discernement des esprits» (I Cor. 12,10), – une sorte de «charisme» ou «don divin» – traditionnellement invoqué lorsqu'il importe de ne pas confondre les faux prophètes et les hommes véritablement inspirés. Ce «bon discernement selon la vérité raisonnable» va constituer le leitmotiv de l'ensemble du dialogue, où le disciple va peu à peu réussir à convaincre son interlocuteur.

Cependant, on ne saurait qualifier cette apparition de «subtile dans l'usage de ses paroles», puisque face à l'argumentation du disciple, elle s'avère aussi maladroite dans l'usage de celle-ci qu'elle est dite, à juste titre, «inexercée dans ses œuvres». (A moins que l'auteur n'ait pas réussi à rendre cet interlocuteur suffisamment crédible?) En effet, si cette (chose) sauvage incarne l'excès d'une spiritualité débridée, qui se traduit dans l'extravagance d'un accoutrement disparate, elle n'en manifeste pas pour autant l'arrogance que pourrait suggérer la «fastueuse richesse» de son apparence, ni les louvoiements qui trahiraient nécessairement quelque charlatan démasqué – dont le pouvoir de séduction laisserait présumer une certaine habileté dans l'usage de la parole.

Il en découle un autre paradoxe, à savoir que le disciple adopte le rôle du maître, pour questionner les aspects contradictoires dans l'attitude de cette étrange apparition :

— *Le disciple* dit : Tu peux à bon droit te nommer la (chose) sauvage, car tes paroles et tes réponses sont bien sauvages. Mais réponds au moins à une seule question : où aboutit ton intelligence (*bescheidenheit*)?

— *La (chose)* dit : A la libre liberté. (*In lediger friheit.*)

— *Le disciple* dit : Dis-moi, que nommes-tu une libre liberté?

— *La (chose)* dit : Là où l'homme vit selon toute la volonté de son âme sans aucune altérité, sans aucune considération de ce qui est avant ou après.

— *Le disciple* dit : Tu n'es pas sur le droit chemin de la vérité, car une telle liberté détourne l'homme de toute béatitude et le désaffranchit de sa véritable franchise (*entfriet in siner waren friheit*). Car l'ordre fait défaut à celui qui est *dépourvu de discernement*, et ce qui est dépourvu de l'ordre juste est mauvais et défaillant comme le dit le Christ : «Quiconque se livre au péché est esclave du péché (Jn 8,34).» Mais celui qui, avec une conscience sereine et en surveillant sa vie, entre dans le Christ avec un véritable renoncement à lui-même, celui-là parvient à la vraie liberté comme il l'a dit lui-même : «Si le fils vous affranchit, vous serez vraiment libres (Jn 8,36).»

— *La (chose) sauvage* dit : Qu'appelles-tu ordonné ou dépourvu d'ordre?

— *Le disciple* dit : Je dis qu'une chose est ordonnée quand, de l'intérieur ou de

l'extérieur, rien de ce qui la concerne ne fait défaut et ne manque d'être perçu dans ses effets ; je dis qu'elle est désordonnée quand un de ces aspects lui fait défaut.  
— *La (chose) sauvage* dit : Une pure liberté doit se soustraire à tout cela et le mépriser.

— *Le disciple* dit : Cette folie serait contraire à toute vérité et ressemble à la fausse libre liberté, car elle est contraire à l'ordre que le néant éternel, dans sa fécondité, a donné à toutes choses.<sup>18</sup>

Cette «libre liberté» ou «indépendante franchise», à laquelle aspire la (chose) sauvage, consiste à vivre sans contraintes dans l'instant présent. A titre d'exemple, le *Jardin des délices* de Jérôme Bosch peut nous aider à imaginer combien cette «hérésie de la liberté» hantait les esprits. Autre exemple : le «Fais ce que voudras» rabelaisien de l'abbaye de Thélème (*Gargantua / Le premier Livre*), qui n'a pas non plus manqué de détracteurs (notamment Calvin), ni d'admirateurs (par exemple Michelet et Chateaubriand). Cependant que dans le *Gorgias* de Platon (492 d-e), on trouve déjà en Calliclès le défenseur d'un pareil mode de vie :

— *Socrate* : [...] Et maintenant, dis-moi : les passions, tu prétends bien qu'il ne faut pas les mutiler, si l'on veut être ce qu'il faut être ; mais qu'on doit les laisser être aussi grandes que possible et leur ménager, d'une façon ou d'une autre, la plénitude de l'assouvissement ; que c'est là ce qui constitue la vertu?

— *Calliclès* : C'est là ce que je prétends.<sup>19</sup>

Pour Suso, il n'y a de liberté que «dans le Christ» (i.e. le Verbe ou *Logos*, en tant que source du discernement). Une liberté dépourvue de discernement est un péché, et ce dernier est un esclavage. Par-delà cette approche «christocentrique» de Suso, on constate qu'il s'agit d'un problème aussi vieux que la philosophie : d'une part, la liberté est un présupposé incontournable pour l'individu, notamment dans l'exercice de la philosophie aussi bien que dans celui de la politique. Un certain détachement de l'emprise des passions et de la sensualité – sans nécessairement tomber dans les excès prônés par Suso – est aussi un présupposé favorable à l'acquisition d'une telle liberté. D'autre part, il est vrai qu'une application radicale du principe de liberté, telle que la revendique la (chose) sauvage, déboucherait nécessairement sur son opposé, à savoir l'esclavage, le désordre ou la tyrannie.

A la lecture de l'ensemble de ce dialogue, on peut dire que même si la (chose) sauvage n'a pas entièrement tort, c'est bien le disciple qui a raison. Il n'est pas question de nier la liberté, mais il importe de mieux la comprendre, notamment en sachant différencier l'extériorité de l'intériorité. D'une part, le néant (intérieur), c'est-à-dire le «fond», n'est pas «le fait de ne pas être», mais au contraire une «suréminente êtreté». D'autre part, la liberté (extérieure) ne

<sup>18</sup> K. BIHLMAYER, p. 352-353/ANC., p. 451-452. Trad. remaniée W.W.

<sup>19</sup> PLATON, *Œuvres complètes*, trad. L. Robin et M.-J. Moreau, Paris, Gallimard (La Pléiade), vol. I, p. 439.

saurait faire fi de l'ordre et du désordre, car ce dernier est un manque. Il importe donc de ne pas confondre le fond (intérieur) avec les lois extérieures qui régissent l'existence des êtres créés.

### 3. *Allusions à Maître Eckhart*

Pour se justifier, la (chose) sauvage évoque alors l'autorité d'un «grand maître», en l'occurrence, Maître Eckhart. Cette référence met en évidence la difficulté que rencontre toute interprétation univoque de l'œuvre eckhartienne, puisque, en raison du caractère paradoxal de certaines propositions eckhartiennes, il faut bien reconnaître que les deux interlocuteurs de ce dialogue – non seulement le disciple mais parfois aussi la (chose) sauvage – se réclament à juste titre de celui-ci ! Le disciple, qui semble en effet mieux connaître ce maître, explique alors pourquoi la (chose) sauvage a mal compris l'enseignement de celui-ci, en appliquant dans la vie relative ce qui, selon lui, n'est vrai que dans l'absolu :

— *La (chose) sauvage* dit : J'ai entendu dire qu'il y eut un grand maître qui nie toute distinction.

— *Le disciple* : Quand tu dis qu'il nie toute distinction, si tu l'entends de la Dêité, on pourrait comprendre qu'il veut parler de chacune des Personnes dans le fond où elles sont indistinctes, mais elles ne sont pas indistinctes selon leurs relations entre elles ; et là, il faut absolument maintenir la distinction personnelle.<sup>20</sup> [etc.]

Il est évident que le procès de Maître Eckhart constitue l'objet implicite de ce dialogue. En effet, le développement de la discussion ci-dessus comporte non seulement de nombreuses allusions à l'œuvre de Maître Eckhart, mais aussi, en particulier, de grandes ressemblances thématiques avec les articles 10, 13, 23 et 24 de la bulle «*In agro dominico*» du 27 mars 1329. De plus, la référence à Maître Eckhart n'est pas seulement observable dans ces gloses allusives, puisque d'autres passages du *Livre de la vérité*, reprennent presque textuellement des phrases entières de Maître Eckhart. Certains thèmes coïncident parfois aussi avec d'autres phrases qui figurent notamment dans les actes du procès de Cologne<sup>21</sup>.

On sait que «l'hérésie des béghards et des frères du Libre Esprit», se serait référée à Maître Eckhart<sup>22</sup>. La (chose) sauvage peut donc être considérée

<sup>20</sup> K. BIHLMAYER, p. 354/ANC., p. 452. Trad. remaniée W.W.

<sup>21</sup> Au chapitre V, (ANC., p. 444) Suso reprend presque mot pour mot un passage concernant la notion eckhartienne d'*Entbildung*, sans donner aucune référence. Cf. DW V, p. 116, 12-19/ANC., *Traité*s, p. 150.

<sup>22</sup> A propos des rapports entre Eckhart et la secte du Libre Esprit, cf. notamment M.-A. VANNIER, «L'homme noble, figure de l'œuvre d'Eckhart à Strasbourg», in *id.*, éd., *Les mystiques rhénans*, Paris, Cerf, 1996 (Numéro spécial de la *Revue des Sciences Religieuses*, 70/1, 1996), p. 73-89.

comme une représentante de ces «milieux». Mais quels sont-ils, au juste? Tout suggère qu'il s'agissait de multiples petites communautés plus ou moins indépendantes ou rhizomatiques, ou même d'individus isolés, susceptibles d'évoluer dans les espaces les plus divers, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur même du clergé. Ceci explique aussi pourquoi des membres «respectables» de celui-ci, tels que Maître Eckhart, ont été suspectés de «connivence». Au chapitre XXVIII de sa *Vie*, Suso lui-même n'est-il pas accusé de convertir les femmes «à l'esprit»? :

Lorsqu'il eut été ainsi un moment auprès d'elles (ses filles spirituelles) à la fenêtre du parloir, un frère de l'Ordre l'appela et lui dit : «J'ai été récemment dans un château et le seigneur m'a demandé avec rudesse où vous étiez. Il leva la main et jura devant beaucoup de gens que là où il vous trouverait, il vous percerait de son épée. Quelques insolents valets d'armes, ses plus proches amis, en firent autant. Ils vous ont cherché par ici dans quelques cloîtres, afin d'accomplir contre vous leur méchant vouloir. C'est pourquoi je vous avertis : faites attention si vous tenez à votre vie!» Il fut effrayé par ces paroles et dit au frère : «Je voudrais bien savoir pourquoi j'ai mérité la mort.» Le frère reprit : «On a dit au seigneur que vous aviez converti sa fille, comme beaucoup d'autres, à une vie particulière, c'est-à-dire 'à l'esprit', et ceux qui vivent de telle manière, hommes et femmes, se nomment 'de l'esprit' et il a appris que ce sont les gens les plus corrompus qui vivent sur la terre.»<sup>23</sup>

Ainsi que le note Jeanne Ancelet-Hustache, ce chapitre prouve que l'on confondait parfois – ou feignait de confondre – les «amis de Dieu» avec les «frères du Libre Esprit». Mais en fait de liberté, c'était justement au libertinage que Suso s'en prenait. (*Freiheit* fraye aussi l'esprit vénérien de Freya...) Voilà pourquoi un autre homme lui reproche au contraire de «raréfier leur terrain de chasse» :

De plus, un autre homme terrible qui se trouvait là a parlé ainsi de vous : «Il m'a volé une femme que j'aime, elle tire maintenant le voile, elle ne veut plus me voir, elle regarde désormais à l'intérieur, il me le payera.»<sup>24</sup>

Il est vrai que dans une perspective actuelle, ce rejet militant des «joies de la vie naturelle», cet «obscurantisme fanatique» de Suso, peut sembler exagéré. En véritable troubadour (à rebours?), il voyage de ville en ville, visite les couvents de béguines (qu'il appelle les «cloîtres sans clôture») et pourchasse de préférence les filles belles et bien nées, pour les inciter à renoncer à l'amour ... pour l'Amour<sup>25</sup>. Est-il permis de supposer que la (chose) sauvage rendait visite aux mêmes béguinages – avec de moins chastes intentions? Sans «crier au loup dans la bergerie», on imagine pour le moins la surprise de ces dames en voyant tel curieux personnage frapper à leur porte – et à leur question «Qui est là?», de répondre : «Je suis la (chose) sauvage sans nom!» Suso –

<sup>23</sup> ANC. p. 215, et note 1.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Cf. *Vie*, chapitre XLI, ANC., p. 260. Notons qu'on ne trouve pas un tel «antisensualisme militant» chez Maître Eckhart.

et sans doute aussi sa concurrence présumée – ne manquant pas d’avoir du succès dans leurs pérégrinations, on peut comprendre qu’ils risquaient de susciter l’ire de certains potentats. Et on imagine aussi qu’aux yeux des mêmes, ils risquaient d’être confondus!

Par «liberté débridée», on peut d’abord comprendre l’incontinence sexuelle, mais il faudrait y ajouter aussi la désobéissance à l’autorité politique ou ecclésiastique. Cette dernière s’exerçant notamment par le biais d’une réglementation doctrinale, on comprend la volonté de combattre toute déviation. Ainsi que le révèlent certains aspects de la procédure contre Eckhart, les disputes doctrinales ne furent parfois qu’un prétexte aux luttes de pouvoir, à l’extérieur, mais aussi à l’intérieur même du clergé.

Suso s’est bien gardé de ne jamais nommer Eckhart dans son *Livre de la vérité*. Il n’en demeure pas moins qu’en rédigeant ce livre, notre «disciple» (implicite de Maître Eckhart) avait non seulement Maître Eckhart à l’esprit, mais aussi Maître Eckhart sous les yeux, à savoir, comme on l’a vu : des textes de ce dernier ou des actes relatifs à celui-ci, en rapport avec la procédure d’inquisition. Les opposants ne s’y sont du reste pas trompés : pour avoir «osé» – de manière seulement allusive – s’ériger ici en défenseur de Maître Eckhart, Suso n’a pas manqué de se faire happer à son tour par le tourbillon perfide des plus graves accusations. Au XXIII<sup>e</sup> chapitre de sa *Vie*, il décrit comment cela s’est passé :

A une certaine époque (vers 1330 ou 1336), il descendit pour un chapitre aux Pays-Bas. Beaucoup de souffrances lui étaient déjà réservées là, car deux importants personnages l’attaquèrent et s’appliquèrent à lui causer une grave affliction. Le cœur tremblant, il fut traduit devant le tribunal et on l’accusa de nombreux méfaits ; l’un de ceux-ci était d’écrire des livres contenant une fausse doctrine qui contaminait tout le pays de la souillure hérétique. A ce propos, on le traita fort mal par des discours acerbes, on le menaça de graves châtements, bien que Dieu et le monde sachent qu’il était innocent.<sup>26</sup>

Au retour de ce chapitre, Suso contracte une forte fièvre et tombe si gravement malade «que personne ne crut qu’il survivrait». Mais un jour, un adolescent, accompagné d’une ronde céleste, lui apporte la guérison. C’est alors aux «importants personnages», instruments des «mauvais esprits», de récolter ce qu’ils ont semé.

Suso considère donc les accusations d’hérésie dont il a fait l’objet comme un signe d’élection divine. Par conséquent, il les accepte aussi, puisqu’elles sont voulues par Dieu, tout en se réjouissant que soient punis ceux qui les lui ont infligées – sans quoi, selon le credo médiéval du jugement divin, il n’y aurait pas de preuve qu’elles étaient infondées. Mais sa notion d’hérésie n’en devient que plus équivoque. Et de réaliser combien problématique est toute

<sup>26</sup> ANC., p. 203.

définition philosophique, et même théologique, de celle-ci : à trop vouloir persécuter l'hérésie, ce qui revient à disqualifier la légitimité de l'autre, ne finit-on point par oublier ce qu'est la vérité?

Telle est très exactement la conclusion de la préface au *Livre de la vérité* :

[...] car il en fut et il en sera toujours ainsi :  
le mal se dissimule derrière le bien,  
et l'on ne doit pas rejeter le bien à cause du mal.<sup>27</sup>

#### 4. *Epilogue : Socrate et Maître Eckhart*

Suso est donc éminemment conscient de ce risque. Sa propre mise à l'épreuve, «conforme au Christ», mais aussi celle de son maître, Eckhart de Hochheim, voire celle d'un Socrate, donnent à réfléchir.

Socrate et Maître Eckhart n'ont-ils pas été accusés de manière comparable, d'impiété et d'hérésie, respectivement? Chez Platon nous trouvons cet épisode où Socrate et Eutyphron se rencontrent au tribunal d'Athènes (*Eutyphron* 7b), un peu comme Maître Eckhart et Guillaume d'Occam se seraient rencontrés à la curie d'Avignon. Malgré la différence des contextes, la ressemblance est troublante.

Après avoir convenu avec Eutyphron qu'il est facile de mettre un terme à des divergences concernant des grandeurs mathématiques (mesure, pesée et autres entités chiffrables), Socrate montre que tel n'est pas le cas pour des jugements esthétiques ou moraux – notamment lorsqu'il s'agit de différencier le bien et le mal :

[...] Examine si les présents objets de dissentiment ne sont pas ce qui est juste et ce qui est injuste, beau et laid, bon et mauvais : n'est-ce pas à propos de nos dissentiments là-dessus et à cause de notre incapacité, dans ces cas, à arriver à nous départager, que nous devenons ennemis les uns des autres quand nous le devenons, toi aussi bien que moi, et en totalité, le reste des hommes?<sup>28</sup>

Le fond du problème que Suso touche avec une intuition réconciliante de l'idéal de justice (même s'il semble parfois s'égarer dans des considérations plus irrationnelles), est effectivement du même ordre. Tout comme la difficulté d'évaluer l'authenticité d'une expérience spirituelle, évoquée au début de cet article, de tels problèmes ne peuvent être humainement gérés que par le dialogue, le discernement des nuances dans l'imbrication complexe de la réalité, et par la recherche sincère d'un compromis.

<sup>27</sup> K. BIHLMAYER, p. 327/ANC., p. 426.

<sup>28</sup> PLATON, *Eutyphron*, 7b, trad. Pléiade, *op. cit.* vol. I, p. 359.